

# **L'homme et la nature ; ou, la géographie physique modifiée par l'action humaine**

GEORGE PERKINS MARSH

## **Présentation**

L'ouvrage de George Perkins Marsh *Man and nature ; or, physical geography as modified by human action*, dont nous traduisons ici pour la première fois en français un chapitre, est un monument de l'histoire de la pensée environnementale, écologique et géographique. Salué à ce titre dans les pays anglo-saxons depuis sa première publication en 1864, l'ouvrage est généralement ignoré des spécialistes, et *a fortiori* du grand public, francophones. Après plus de 140 ans, *Man and nature* conserve pourtant un indéniable intérêt, principalement constitué par ce mélange déroutant de contemporanéité et d'obsolescence. Le livre est de sage culture, écrit par un homme aisé et instruit du 19<sup>e</sup> siècle, et de nature exubérante, encore rétif aux disciplines scientifiques et pourtant fondateur de ces disciplines, ouvrage positiviste et pourtant héraut de la critique environnementale. Il pose ainsi, au moment où se consolide la modernité, les fondements de la réflexion sur les dépassements de cette modernité tels qu'ils se déploient aujourd'hui à travers la question environnementale.

### *Un ouvrage ignoré des Français*

*Man and nature* est considéré par les auteurs américains comme un des deux livres, avec *L'Origine des espèces* de Darwin, qui ont définitivement rendu caduque l'idée d'une harmonie entre le monde naturel et l'humanité<sup>[1]</sup>. Célébré dès sa publication en 1864, l'ouvrage est réédité en 1867, 1869 et 1871. Une version amendée et intitulée *The Earth as modified by human action: a new edition of Man and nature* sort aux États-Unis en 1874. Cette nouvelle version est elle-même republiée quatre fois jusqu'en 1907. Gifford Pinchot, chantre de la conservation et premier directeur du service forestier des États-Unis, déclara que l'ouvrage avait fondé une époque<sup>[2]</sup>. Gros succès jusqu'à la première décennie du 20<sup>e</sup> siècle, l'ouvrage allait néanmoins perdre de sa renommée, avant d'être redécouvert par Lewis Mumford en 1924, qui allait

[1] M. Oelschlaeger, *The idea of wilderness*, Yale Univ. Press, New Haven, 1991, p. 106.

[2] Cité par D. Lowenthal, 2000, « Nature and morality from George Perkins Marsh to the millenium », *Journal of Historical Geography*, vol. 26, n° 1, p. 4.

[3] Cité par *ibid.*, p. 5. David Lowenthal mentionne également que Lewis Mumford aurait découvert Marsh par l'entremise de Patrick Geddes. On voit donc ici se dessiner une filiation entre des auteurs majeurs d'une écologie intégrative, dont l'histoire reste à écrire.

[4] Notamment J. Curtis, W. Curtis et F. Lieberman, *The world of George Perkins Marsh, The Countryman Press, Woodstock, 1982*; D. Lowenthal, *George Perkins Marsh: prophet of conservation*, Univ. of Washington Press, Seattle, 2000; S. C. Trombulak (dir.), *So great a vision. The conservation writings of George Perkins Marsh*, Middlebury College Press et Univ. Press of New England, Hanover, 2001; J. Elder, *Pilgrimage to Vallombrosa. From Vermont to Italy in the footsteps of George Perkins Marsh*, Univ. of Virginia Press, Virginia, 2006.

[5] B. A. Drake, « Review of George Perkins Marsh, *Man and nature: or, physical geography as modified by human action* », *H-Environment, H-Net Reviews*, janvier, 2004, <http://www.h-net.msu.edu/reviews/showrev.cgi?path=142661079242094>.

[6] D. Lowenthal, 2000, « Nature and morality... », *op. cit.*, note 68.

[7] D. Lowenthal, « Introduction », in G. P. Marsh, *Man and nature*, The John Harvard Library, Cambridge, 1965. C'est cette édition, qui reprend l'original de 1864, que nous avons traduite ici.

[8] J.-M. Drouin, *Réinventer la nature. L'écologie et son histoire*, Desclée de Brouwer, Paris, 1991.

[9] C. Larrère et R. Larrère, *Du bon usage de la nature*.

affirmer que *Man and nature* constituait la source de tout le mouvement conservateur<sup>[3]</sup>. Dans les années 1950, David Lowenthal, étudiant de l'un des principaux géographes américains du 20<sup>e</sup> siècle, Carl Sauer, écrit une thèse sur G. P. Marsh et rédige l'introduction de la réimpression de *Man and nature* que publie Harvard en 1965. Depuis cette date, plusieurs ouvrages et colloques ont été consacrés à Marsh, avec un redoublement des publications ces dernières années<sup>[4]</sup>. *Man and nature* est désormais un classique : « Lire *Man and nature* est un peu comme lire la Bible ou Shakespeare. Si vous ne l'avez jamais lu, vous en avez déjà entendu parler, et probablement plus d'une fois<sup>[5]</sup> ».

En France, rien de tel. Si vous avez déjà croisé ce nom, c'est probablement que vous lisez l'anglais. Il est ardu de trouver une référence explicite au travail de Marsh dans la littérature française. David Lowenthal notait récemment qu'il n'avait pas réussi à trouver de références aux travaux de Marsh dans les écrits des forestiers français du 19<sup>e</sup> siècle<sup>[6]</sup>. Il signalait déjà en 1965 que le géographe français Élisée Reclus connaissait et admirait les travaux de Marsh. Le géographe avait envisagé une traduction de l'ouvrage, mais le projet n'aboutira pas faute d'accord de l'auteur<sup>[7]</sup>. Depuis lors, et malgré une traduction en italien dès 1869, l'oeuvre aura une diffusion plus que limitée en France. Les ouvrages de référence sur l'histoire de l'écologie y font rarement référence. Jean-Marc Drouin ne mentionne pas Marsh dans son histoire de l'écologie<sup>[8]</sup>, pas plus que ne le feront Raphaël et Catherine Larrère dans leur ouvrage commun, pourtant organisé sur une histoire de la pensée environnementale et dont le « bon usage de la nature » s'inscrit très largement dans la démarche marshienne<sup>[9]</sup>. De la même manière, les dictionnaires récents, aussi bien en écologie qu'en géographie, ne font nullement référence à Marsh<sup>[10]</sup>.

On doit probablement chercher les raisons de cette absence dans le rapport ambigu qu'entretiennent les Français avec la question environnementale et plus spécifiquement avec la conservation de la nature. Si, comme le rappelle l'historien de l'environnement Richard Grove, la France, ou plutôt son empire, fut à la pointe de la prise de conscience conservateur avec notamment les travaux novateurs de Pierre Poivre sur l'île Maurice<sup>[11]</sup>, il y a longtemps qu'elle a perdu cette place. Et la redécouverte du patrimoine comme concept « français » susceptible de répondre aux enjeux de gestion durable de la nature, ainsi que la filiation qui est faite avec les mesures patrimoniales historiques (depuis l'ordonnance de Colbert sur les forêts) est très largement une réécriture de l'histoire, au sens où elle fait abstraction de la période qui sépare

cette redécouverte des politiques passées : entre les deux, la « modernité » s'est imposée et a marginalisé les expériences patrimoniales ou durables.

Et depuis l'invention de l'environnement<sup>[12]</sup>, on rechigne en France à s'investir dans ce nouveau champ, fait d'interférences et de décloisonnement<sup>[13]</sup>, d'une « agitation, qui confine, parfois, au chaos, [et qui] explique probablement le contexte passionnel dans lequel s'élabore la protection de l'environnement<sup>[14]</sup> ».

La lecture de George Perkins Marsh aide aujourd'hui à analyser ces évolutions historiques et les ambivalences persistantes quant à la question environnementale. Son ouvrage est en effet fondateur d'une approche scientifique environnementale novatrice, par son positionnement d'*interface* : dans sa démarche, sa posture scientifique et sa position charnière entre deux époques. *Man and nature* est véritablement un livre d'environnement : ouvrage sphérique, par sa forme et par le questionnement qu'il soulève au 19<sup>e</sup> siècle sur les potentialités politiques de la réflexion environnementale du 21<sup>e</sup> siècle.

### *Marsh, homme de l'interface*

George Perkins Marsh n'était pas un scientifique au sens institutionnel du terme. Né en 1801 dans le Vermont (États-Unis), il exerce différents métiers avec des fortunes diverses mais avec une énergie permanente pour entreprendre de nouvelles activités. Avocat de formation, il abandonne le barreau en 1842 pour la politique, est élu au Congrès en 1843, avant d'être nommé ambassadeur adjoint en Turquie en 1848, puis en Italie en 1861 où il restera jusqu'à sa mort en 1892. En parallèle de ces activités, G. P. Marsh consacra une part importante de son temps au commerce (où il montra des signes évidents d'incompétence) et à la recherche, notamment en linguistique et en histoire (domaines où il était surtout connu avant la sortie de *Man and nature* et dans lesquels il développa quelques théories racistes sur l'histoire des Anglo-Saxons). De fait, Marsh se considérait linguiste et historien, et absolument pas géographe, quand bien même cette discipline allait constituer l'objet explicite de *Man and nature*.

Il est donc difficile de classer *Man and nature* dans une quelconque discipline, mais c'est cette caractéristique qui donne son intérêt à l'ouvrage. Même si le texte regorge de références, le déroulement et la forme de l'argumentaire ne conviendrait pas à un écologue contemporain. Déjà par son manque de formulation mathématique et, ensuite, dans la mesure où il embrasse au fondement de sa problématique l'action de l'homme sur la nature. Si donc, deux ans avant la première appa-

*Pour une philosophie de l'environnement*, Aubier, Paris, 1997.

[10] Celui-ci est par exemple absent du *Dictionnaire encyclopédique de l'écologie et des sciences de l'environnement* de François Ramade (Dunod, Paris, 2002) et du *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* de Jacques Lévy et Michel Lussault (Belin, Paris, 2003).

[11] R. H. Grove, *Green imperialism. Colonial expansion, tropical island Edens and the origins of environmentalism, 1600-1860*, Cambridge Univ. Press, Cambridge, 1995.

[12] F. Charvolin, *L'invention de l'environnement en France. Chroniques anthropologiques d'une institutionnalisation*, La Découverte, Paris, 2003.

[13] L. Charles et B. Kalaora, « Sociologie et environnement en France. L'environnement introuvable? », *Écologie & Politique*, n° 27, 2003, p. 31-57.

[14] C. Raffestin, « Les ingérences paradoxales de la pensée écologique », in F. Sabelli (dir.), *Écologie contre nature. Développement et politique d'ingérence*, PUF et Nouveaux Cahiers de l'IUED, Paris et Genève, 1995, p. 42.

rition du mot « écologie », Marsh fait de l'écologie au sens le plus récent du terme et non pas de la science naturelle telle qu'elle se pratiquait à l'époque, pas plus qu'il ne préfigure l'écologie restreinte au paradigme écosystémique, c'est qu'il adopte explicitement une démarche intégrant l'homme, non pas uniquement en tant qu'agent perturbateur de milieux « naturels », mais dans sa dimension proprement politique : « Parmi [les] circonstances [qui rendent l'étude des relations homme/nature importante], la plus frappante, peut-être, est la nécessité de fournir de nouvelles maisons à une population européenne qui croît plus rapidement que ses moyens d'existence, de fournir de nouveaux produits aux catégories de gens qui sont maintenant devenues trop éclairées et qui ont assimilé une trop grande culture pour se plier plus longtemps à la privation d'une part dans les plaisirs matériels que les classes privilégiées ont jusqu'ici monopolisés » (ci-dessous, p. 175). Marsh préfigure en ce sens ce que deviendra à la fin du 20<sup>e</sup> siècle l'écologie, « science de l'homme et de la nature » mais qu'une grande majorité de spécialistes de la discipline ignoreront<sup>[15]</sup>.

On peut également voir dans l'œuvre de Marsh les bases d'une véritable géographie de l'environnement. Les Américains, qui n'ont jamais vraiment abandonné ce type d'approche dans leurs études géographiques, l'ont bien vu qui placent les travaux de Marsh parmi les dix idées géographiques qui ont changé le monde<sup>[16]</sup>. Mais là encore, l'approche marshienne ne repose pas sur une simple description de relations neutres entre deux entités : il documente au contraire de manière à la fois exemplifiée et théorisée les tendances des dynamiques qui traversent ces relations et les enseignements que l'on peut en tirer en termes de question politique. Marsh fait ainsi non pas une simple géographie des relations homme/nature, mais une géographie de l'environnement, au sens où le mot pose une problématique, une direction dans l'analyse de ces relations, que l'évolution des sociétés oblige à regarder différemment selon le lieu et l'époque<sup>[17]</sup>. Et le mérite de Marsh est d'avoir été un des premiers à identifier les menaces que le développement du capitalisme faisait peser sur les dynamiques écologiques.

C'est donc tout naturellement que les écrits de Marsh sont de la géographie tout autant que des travaux sur la conservation. On sait depuis Canguilhem qu'il est toujours trompeur de vouloir chercher des précurseurs, mais on ne peut nier le caractère fondateur de l'ouvrage *Man and nature* dans le champ de la conservation de la nature. Certes, Marsh s'inspire des exemples européens pour alimenter sa réflexion (même si c'est surtout pour déplorer les conditions écologiques de l'Ancien Monde) et connaît donc notamment les mesures patrimoniales des forestiers français et les premières mesures de restauration des terrains en

[15] J.-P. Deléage, *Histoire de l'écologie. Une science de l'homme et de la nature*, La Découverte, Paris, 1991.

[16] S. Hanson (dir.), *Ten geographic ideas that changed the world*, Rutgers Univ. Press, New Brunswick, 1997.

[17] D. Chartier et E. Rodary, « Géographie de l'environnement, écologie politique et cosmopolitiques », *L'Espace Politique*, vol. 1, n° 1, 2007, p. 37-46.

montagne. Richard Grove a par ailleurs démontré que la préoccupation environnementale n'est pas née dans la deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle aux États-Unis, comme cela est généralement affirmé, mais qu'elle trouve ses racines dans la rencontre des Européens avec les tropiques<sup>[18]</sup>. Il n'en reste pas moins que l'ouvrage de Marsh constitue, par l'ampleur de son sujet et la diversité de ses analyses, une somme sans équivalents antérieurs. Ouvrage de conservation, donc, mais là encore l'interface domine : G. P. Marsh offre une vision étonnamment intégrative des relations entre homme et nature, et une conception singulièrement plastique des mesures à prendre pour cogérer la nature. L'ensemble du propos montre que, quand bien même Marsh est convaincu que l'homme est au-dessus de la nature, suivant en cela une idéologie positiviste assez classique pour son époque, il conçoit l'action de l'homme comme une co-construction avec la nature. L'opposition entre préservationnistes d'une nature sauvage et conservationnistes utilitaristes ne traverse donc pas l'œuvre de Marsh. Elle est bien davantage une conséquence de l'enfermement dans laquelle le développement capitaliste a ensuite placé l'alternative environnementale : « avec moi entièrement dans une marchandisation de la nature susceptible de la sauver, ou absolument contre dans un *wilderness* intouchable ». Marsh, au contraire, transcende cette alternative : déjà, parce qu'il pose les fondements du débat avant que celui-ci ne devienne dichotomique et réduit à la gestion « d'aires protégées », ensuite, comme on va le voir, parce qu'il présente une approche où l'on peut sans peine déceler les prémises d'un dépassement de cette antinomie.

Si *Man and nature* ne rentre ni dans une écologie écosystémique ni dans une conservation réduite aux réserves, c'est, à vrai dire, parce qu'il adopte une démarche bien plus connective que systémique. Marsh ne se positionne jamais uniquement dans une unité naturelle, mais la déborde toujours à un moment ou à un autre, développant une analyse des connexions et des liens. Cela englobe une vision holiste de la nature, mais pas uniquement, et pas dans une démarche philosophique de positionnement vis-à-vis de la nature. Sa connectivité est avant tout déambulatoire, paysagère, conséquence d'un cheminement que l'on sent à la fois personnel, à travers ses différentes expériences aux États-Unis et dans le pourtour méditerranéen, et plus théorique, dans une volonté de relier entre eux des phénomènes épars afin d'aboutir à une compréhension globale de ce qui relie l'homme à la nature, et des conséquences en termes de « *relations entre l'esprit et la matière* » (p. 165).

Marsh est soucieux de fouiller les détails de ce qu'il appelle une géographie physique<sup>[19]</sup> et s'autorise, à ce titre, à décrire et à proposer des solutions *contextualisées*, c'est-à-dire variées et diverses en fonction

[18] R. Grove, *op. cit.* David Lowenthal consacre, dans son article de 2000, une longue digression sur l'apport respectif de Marsh et des administrateurs coloniaux sous les tropiques dans la genèse de la conservation (D. Lowenthal, 2000, « Nature and morality... », *op. cit.*, p. 12-15).

[19] Mais qu'il appellera « conditions géographiques » dans la seconde édition de son livre.

des lieux qu'il aborde. Ce qu'on pourrait considérer être une approche purement pragmatique s'avère en définitive articuler de manière relativement forte une démarche idiographique à une vision globale du problème qui l'intéresse. S'intéressant par exemple aux forêts, il ne prêche pas pour une protection absolue, mais note au contraire l'intérêt d'une articulation : « [L'homme] a abattu les forêts dont l'enchevêtrement de racines fibreuses reliait l'humus au squelette rocheux de la terre, alors que s'il avait permis çà et là à une région boisée de se reproduire par propagation spontanée, la plupart des dommages que sa destruction irréfléchie de la protection naturelle du sol a occasionnés aurait été évitée<sup>[20]</sup>. » Il ne milite alors ni pour une protection stricte, une mise sous cloche, ni pour un mode qu'on dirait aujourd'hui soutenable de gestion de l'espace : il combine les deux et bien d'autres formes selon les cas et les besoins. C'est donc un écologue de la diversité biologique, non pas qu'il utilise ou forge le concept, mais il s'intéresse à des paysages où les hommes comme les natures interviennent et construisent de la diversité.

On pourrait aller plus loin et noter, suivant David Lowenthal, que cette connexion s'applique aussi à l'histoire, où Marsh adopte une position méthodologique proche de ce qui allait constituer l'école des Annales. Et noter également que cette connexion ne se traduit pas uniquement en termes de fonctionnement d'une méthodologie interne à la science. G. P. Marsh ouvre au contraire son mode d'appréhension des phénomènes de la « géographie » à des non scientifiques, appelant de ses vœux une démocratisation de la science avant l'heure<sup>[21]</sup>.

### **Man and nature, ouvrage sphérique**

Peter Sloterdijk a fait remarquer que l'avancement des sciences suit des lignes droites et progressives et a dénié aux sphères une place dans le monde contemporain<sup>[22]</sup>. L'ouvrage de Marsh pourrait constituer un exemple de ce type de destin, par sa structure et la périodicité qu'il induit.

La formulation et le style de l'ouvrage *Man and nature* eux-mêmes constituent des formes sphériques. La structure générale de l'ouvrage suit un plan relativement linéaire, avec une introduction (que nous publions ici) présentant le contexte méthodologique et problématique de son étude, des chapitres abordant les uns après les autres les grands domaines d'intervention de l'homme sur la nature (les végétaux et les animaux, les forêts, l'eau, les sables) et un dernier chapitre envisageant les possibles effets de grands projets d'aménagement (notamment les canaux intercontinentaux) sur la nature. Mais l'intérieur de l'ouvrage

[20] Citation tirée de la seconde partie du texte de Marsh que nous avons traduit, à paraître dans le prochain numéro d'*Écologie & Politique*.

C'est nous qui soulignons.

[21] Respectivement D. Lowenthal, 1965, *op. cit.*, p. xv et D. Lowenthal, 2000, « Nature and morality... », *op. cit.*, p. 18-19.

[22] P. Sloterdijk, *Bulles (Sphères I)*, Fayard, coll. « Pluriel », Paris, 2002.

suit des parcours beaucoup plus circonvolutionnaires, où les digressions ont la part belle, pour des raisons dont la logique dans l'argumentaire apparaît souvent clairement mais aussi, parfois, dans des circonstances plus autonomes du cheminement central et qui ressortent plus sûrement de considérations personnelles de Marsh lui-même. Le style en tant que tel est foisonnant, avec une écriture alambiquée et souvent comique. Les notes, en particulier, occupent une place extrêmement importante et ouvrent sur des domaines étonnamment divers. Dans le premier chapitre que nous présentons, une note d'une page entière s'en prend aux entrepreneurs des chemins de fer et aux vues libérales sur l'omniprésence de l'État. Il faut replacer cette note dans le contexte biographique de l'auteur (ruiné après une expérience malheureuse dans les chemins de fer), mais on ne peut pas, malgré la prudence de Marsh qui admet que cette « *remarque n'est pas exactement pertinente pour [son] sujet* », ne pas réintroduire cette « bulle » de digression dans le cadre d'un positionnement sur la façon dont la politique peut s'inscrire dans la gestion de la nature. Cette bulle, comme beaucoup d'autres, s'articule alors à l'ouvrage, non pas de manière explicite, mais dans un ensemble d'éléments indépendants dont les liens constituent le propos général, retrouvant dans la forme le mode opératoire de la déambulation paysagère dont nous avons parlé<sup>[23]</sup>.

Plus fondamentalement, l'ouvrage *Man and nature* est un ouvrage sphérique dans l'accueil qui peut en être fait par un lecteur du début du 21<sup>e</sup> siècle. C'est qu'en effet le propos fait, de manière particulièrement prégnante, écho aux débats les plus récents sur la conservation et son inscription dans les sociétés contemporaines. Il démontre ainsi de manière antérospective que la conservation comme champ d'action a suivi un cycle historique, dans lequel l'ouverture à une réflexion sur la soutenabilité de nos sociétés se cristallise au 19<sup>e</sup> siècle, avant que les processus conjoints de deuxième révolution industrielle et d'occidentalisation du monde ne marginalisent ce champ de pratique et de réflexion. La modernité triomphante restreint ce champ à un secteur de la conservation et à son outil principal, l'aire protégée. Sur cette période historique, la conservation n'était pas une enclave a-moderne dans un monde capitaliste ; au contraire, elle a suivi très précisément les modes opératoires de la modernité dans ses formulations étatiques, impériales et développementales. Elle allait ainsi s'avérer à la fois incapable d'énoncer une problématique de connexion entre l'homme et la nature, et impuissante à contrer les dynamiques de destruction de la nature. Le cycle se referme il y a une trentaine d'année avec la reproblématisation du lien entre « développement » et « environnement » et sa formulation dans le concept de développement durable (du moins dans ses

[23] Le foisonnement de ces « bulles » nous a malheureusement obligé à en supprimer certaines, de façon à pouvoir présenter (sur deux numéros!) le premier chapitre dans son ensemble (à l'exception des premiers paragraphes portant sur le déclin écologique de l'Empire romain, qui sert d'illustration aux thèses centrales de Marsh).



formulations les plus alternatives). Il y a donc certes de réelles différences entre les deux époques, mais également de très fortes similitudes. David Lowenthal fait remarquer à quel point la réception de l'ouvrage de G. P. Marsh et celle du livre *Silent spring* de Rachel Carson<sup>[24]</sup> dans les années 1960 ont été différentes, cette dernière ayant été durement attaquée après la sortie de son livre, alors que *Man and nature* avait été, on l'a dit, très bien accueilli. C'est certes, comme le dit Lowenthal, une question de présence des médias, de politesse de la part de Marsh et d'optimisme dans le futur. Mais c'est aussi probablement que la critique environnementale remet en question des choix de société qui, entre les années 1860 et les années 1960, ont profondément changé, dans un sens très peu favorable – c'est un euphémisme – aux thèses écologistes. Malgré cela, on reste frappé par la pertinence de la réflexion marshienne vis-à-vis des problématiques actuelles, même si les sujets ont évolué, de préoccupations sur l'érosion, la déforestation et la désertification, à des enjeux de pollution et de perturbations biogéochimiques globales. Si donc on considère, avec d'autres, que « *les recherches actuelles sur l'environnement suivent toutes la voie ouverte [par Marsh]<sup>[25]</sup> »*, que peut-on attendre de la réflexion sur le développement durable en termes de « progrès » de la science et de capacité à alimenter les référentiels qui gouvernent nos actions ? Plus spécifiquement, cela pose la question de l'autonomie de la critique environnementale par rapport aux dynamiques dominantes. Si les cycles qui ponctuent l'émergence récurrente de la pensée environnementale sont déterminés en grande partie par la dynamique interne du capitalisme, l'invention du développement durable peut-elle réellement constituer un retour vers le futur ?

[24] R. Carson, *Silent spring*, Fawcett, Greenwich, 1962.

[25] M. Oelschlaeger, *op. cit.*, p. 107.

**Estienne Rodary**



# ÉCOLOGIE & POLITIQUE

35/2007

*Des inégalités  
écologiques  
parmi les hommes*